

## AVANT-PROPOS

« Un livre sur Mathey?... consacré à François Mathey? » Cette remarque incrédule, entendue de la part d'un ami qui pourtant connaissait à la fois l'homme et le musée des Arts décoratifs, suffirait déjà à justifier cet ouvrage. Une monographie présentant les travaux d'un artiste débutant dont la destinée est loin d'être assurée poserait, semble-t-il, moins de questions. Mais là, voici qui paraît incongru. Comment cela se fait-il?

« Il faut des ânes pour porter les prophètes », disait malicieusement Philippe Tiry, directeur de la maison de la culture d'Amiens à la belle époque de Malraux. C'est vrai, ces quadrupèdes, plus ou moins bâtés, restent au rang subalterne, n'assurent qu'une intendance appliquée, sans mérite, allant de soi... du moins est-ce un sentiment commun. Pourquoi leur prêter attention? L'essai de Brigitte Gilardet vient à point leur rendre justice. Certes, c'est à travers l'existence et le travail d'un serviteur de l'art et des artistes hors du commun, mais les intéressés qui œuvrent dans l'ombre, au sein d'institutions moins renommées, trouveront ici matière à renouveler leur confiance intime: ils peuvent voir, en Mathey, un patron.

Les artisans, le plus souvent cantonnés dans l'univers des « métiers d'art », dévalués au point d'avoir quitté la prestigieuse orbite du ministère de la Culture pour se trouver aujourd'hui relégués dans les sphères discrètes du Ministère de l'Artisanat, du Commerce et du Tourisme, vont se trouver considérés à leur juste valeur et trouveront, en Mathey, un secours.

Les artistes contemporains, pour leur part, verront leur œuvre s'inscrire dans un mouvement artistique pourtant récent, dont ils ignorent souvent les méandres compliqués et beaucoup seront surpris de trouver en Mathey, un des leurs.

Le grand public enfin, va découvrir ici l'étonnant personnage dont le destin fait de François Mathey, à sa manière, un héros de roman.

Héros de roman... En effet, rien ne prédisposait ce garçon, né pendant la Grande Guerre, à Ronchamp, une commune alors ignorée de la Haute-Saône, à évoluer plus tard dans les milieux artistiques les plus en vogue. Le père, médecin, soignait les ouvriers des mines locales et sa mère, mariée toute jeune fille à dix-sept ans, avait abandonné au loin, pour cette raison, ses aspirations de professeure de dessin de la Ville de Paris dont elle était tout juste diplômée. Élève de l'école communale où il lui arrivait d'aller en sabots, puis au lycée de Belfort, tout préparait le jeune François Mathey à un ancrage définitif dans sa région, dans une profession bien convenable. Or, un déclic étrange entraîne un changement de trajectoire : digne fils de sa maman en la circonstance en ce qui concerne un don pour le dessin, le voici en 1936 titulaire d'un premier prix du concours général dans cette discipline, avec en prime une dotation de 1000 francs attribuée par une grande marque de crayons. L'Insee nous dit : « Compte tenu de l'érosion monétaire due à l'inflation, le pouvoir d'achat de 1 000 francs en 1936 est donc le même que celui de 708 euros en 2012. » On peut difficilement le croire, mais la somme est importante. La mémoire familiale nous dit que François se serait acheté à cette occasion un bon vélo. Les modèles valaient alors aux environs de 250 francs... Laissons aux amateurs la curiosité de rechercher comment il était réellement possible de dépenser 1000 francs en 1936 mais, en dehors de la bicyclette, il y avait surtout la possibilité donnée au titulaire d'un premier prix de concours général, d'intégrer une classe préparatoire dans le prestigieux lycée de la capitale, Louis-Le-Grand. Ainsi, François « monte » de sa Franche-Comté natale à Paris.

Assez rapidement, François se rend compte que la réussite au concours de l'École normale supérieure est fort aléatoire et il lui est suggéré de s'orienter vers les musées. Le voici élève d'André Parrot avec lequel il s'initie aux langues sémitiques. Ils sont trois élèves, et le professeur enthousiaste leur disait : « Vous rendez-vous compte de la chance que vous avez ; votre vie entière n'y suffira pas, il y a des centaines de pierres gravées dans les réserves qui ne sont pas déchiffrées... » Quand il s'apprête à partir avec son maître sur les fouilles de Mari, voici la guerre. Jamais François Mathey n'a fait état

de son courage quand il a fallu placer des charges d'explosif sur un pont de la Loire, ni de sa croix de guerre obtenue à cette occasion. Physiquement l'homme est costaud, sa poignée de main est redoutable quand il vous la serre un peu. La démobilisation venue : adieu l'archéologie ! L'attachement viscéral qui le tient à sa région natale, et ne le quittera jamais, se manifeste lors de son mariage avec une jeune fille de son pays, pendant l'Occupation. Alors, il faut un emploi stable. Il est quelque peu précaire au départ, mais se fixe peu à peu solidement quand il devient inspecteur des Monuments historiques. Le voilà désormais voyageur à la recherche d'objets dispersés par la guerre ; les trains de l'époque sont à vapeur, leurs horaires capricieux et il n'est pas question de voyager par la route. D'ailleurs François Mathey ne sera jamais un conducteur d'auto ; c'est un bonheur en un sens car s'il voyageait seul, à qui dirait-il alors ses souvenirs, ce merveilleux raconteur d'histoires ?

Nous n'en sommes pas là ; toujours par monts et par vaux en cette période difficile d'après-guerre, donner de ses nouvelles à son épouse n'est pas simple. Le téléphone est rare et cher et, mis à part quelques auteurs de science-fiction farfelus, personne n'imagine l'ère de l'internet et des portables. Les notes et rapports sont rédigés à la main, d'une belle écriture qui ne variera plus et il en ira de même jusqu'à la fin pour les livres, les articles, les préfaces à venir.

Il y avait eu le séisme de la venue de la Franche-Comté à Paris, un autre de magnitude semblable, se produit quand notre inspecteur saisit l'opportunité du passage de l'aile sud du Louvre à l'aile nord, des Monuments historiques aux Arts décoratifs, des maîtres du passé à celle des artistes vivants. Ce sera fait en exprimant la même passion de l'objet, lunettes légèrement relevées du doigt pour mieux le dévorer des yeux. C'est là que le travail précis et méticuleux de Brigitte Gilardet permet de comprendre comment s'entrelacent les fils de l'activité dans ce beau musée dont les expositions vont très vite devenir des références.

Chaque jour, François arrose méticuleusement les plantes vertes de son bureau donnant sur le magnifique jardin des Tuileries ; il pense à la prochaine

exposition qu'il est en train de ficeler avec soin comme les paquets aux nœuds savants qu'il affectionne.

Sans qu'il le veuille vraiment, tout se passe comme s'il s'ingéniait à croiser les pistes, à déplacer les poteaux indicateurs, inventant chaque matin de superbes cravates, faisant mille tours de passe-passe, y compris en cuisine et en lessive, offrant des bonbons aux petits enfants, souriant de voir leurs yeux quelque peu effarés quand leurs petites menottes sont emprisonnées dans ses poings vigoureux.

Conservateur en chef, son entourage est essentiellement composé de personnes du sexe – comme on disait autrefois – pour désigner les dames. À cette époque, les fonctions de conservateur étaient rares et fort mal rémunérées, quand elles l'étaient. Si bien que des jeunes femmes sont venues dans ce musée prestigieux, mais désargenté, pour travailler bénévolement et plusieurs y ont fait « carrière », se voyant au fil des ans, reconnues par l'administration. Plaisantant, on disait que François veillait sur ses pensionnaires avec le même soin jaloux que sur ses filles, attentif à leurs mises, favorisant parfois de louables entreprises... Tout n'allant pas toujours dans le meilleur des mondes possibles et comme s'il était nécessaire de le protéger, il était à proximité, une fidèle entre les fidèles, Yolande Amic, inventive, adroite, perspicace, polyglotte par surcroît, dotée du privilège insigne d'appeler François, « François ». Elle intervenait comme il faut, exactement comme il faut, avec bonne humeur.

Curieusement, le personnage qui aurait tant aimé clouer sans tordre, scier droit ou bricoler avec dextérité, était fort malhabile à manier les outils. Cela lui laissait en revanche l'esprit libre pour ses expériences, en se donnant toujours l'air d'oublier si deux et deux font quatre ou cinq! Il rédige les préfaces les plus délicates comme il se plaît à jardiner, dégagant largement l'herbe, aérant la nature, jamais avare de graines et sans craindre de faire appel à des esprits éminents pour conforter sa démarche. Un exemple magnifique est la préface de Georges Duby pour l'exposition « Artiste, Artisan? » ladite préface était arrivée enregistrée sur bande; ce fut un bonheur d'entendre la voix illustre, scander les mots et les ponctuations: « Cet

homme *virgule* Gislebertus *virgule* qui voulut vers 1125 que son nom fut inscrit sur le tympan du Jugement dernier au portail majeur de la cathédrale Saint-Lazare d'Autun *tiret* dans notre civilisation la plus ancienne peut-être des sculptures signées *tiret* qu'était-il *point d'interrogation* Un artiste *point d'interrogation* Un artisan *point d'interrogation* »

Ainsi François conduisait-il le navire et son équipage vers des rivages encore inexplorés.

En coulisse, des observateurs, pas toujours désintéressés, observaient la navigation. Quelle insolence, pensaient-ils, devant telle exposition considérée comme scandaleuse – par exemple les voitures de course dans le grand hall du pavillon de Marsan. Mais on leur parlait alors de Le Corbusier dont Mathey avait obtenu le concours pour la reconstruction de la chapelle de Ronchamp, offrant à cette petite commune ignorée une renommée internationale.

Et Picasso: n'était-ce pas de la provocation? Peut-être. Il n'empêche que *Guernica* à Paris, les Français ne l'ont jamais revu et ce n'est pas demain la veille qu'un tel événement se reproduira. La toile était arrivée roulée: quelle émotion pour toute l'équipe présente quand l'œuvre leur apparut dans sa majesté!

Des titres sonnent étrangement, comme des appels envers l'âme du monde de l'art. Deux se détachent de ce point de vue: « Équivoques » et « Antagonismes ». Expositions où François Mathey exprime peut-être avec le plus de force ses propres interrogations, qu'il porte d'une extrémité à l'autre de son existence à la manière du *Portefaix* de Goya.

Et puis, François aime aussi le petit art, il fait de la broderie, il ramasse des canivets, il aime les pots des potiers de village, les images d'Épinal et les fixés sous verre. Ce n'est pas rien.

Le point fort du parcours, qui n'est pas sans tribulations, reste la cohabitation avec Jean Dubuffet, un garnement peu recommandable aux yeux de beaucoup. Il ne s'agit pas moins, en effet, que d'installer toute une donation de ce peintre à scandale dans les murs sacro-saints du pavillon de Marsan. Provocation et plaisanterie pour les uns, honneur et rédemption pour les

autres. François doit ferrailer beaucoup pour parvenir à ses fins. Comme on dit, c'est un beau « challenge », à la fois dans le domaine de l'art contemporain, mais aussi en raison de la valeur marchande de la donation qui n'est pas mineure. Il y avait eu, voici longtemps, la donation Maciet : milliers d'images formant le trésor de la bibliothèque de l'Union centrale des arts décoratifs et voici la donation Dubuffet, à l'autre extrémité du spectre du monde des représentations. Deux extrémités d'une âme unique aux vertus complémentaires. Toucher à l'une ou à l'autre dérèglerait les bonnes étoiles veillant sur l'UCAD. Toujours est-il qu'au fil des ans, François invente un nouveau musée.

À partir de là, François poursuit le cycle de ses aventures, parfois aussi de ses mésaventures. Il franchit avec bonheur les obstacles de multiples expos mais « 72 » se révèle être un fâcheux numéro où nombreux sont ceux qui l'abandonnent.

Il pense un moment quitter la rue de Rivoli pour le plateau Beaubourg mais le temps des changements d'orbite est passé. Déjà de nouveaux projets prennent corps proposant le fin du fin des perplexités.

Vient un soir et vient un matin et c'est le premier jour avec « Ils collectionnent » – vient un soir et vient un matin et c'est le second jour avec « Artiste, Artisan ? » Point d'interrogation – vient un soir et vient un matin et c'est le troisième jour avec « Sucre d'art » – vient un soir et vient un matin et c'est le quatrième jour avec « Les métiers de l'art » – vient un soir et vient un matin et c'est le cinquième jour avec « Sur invitation » – vient un soir et vient un matin et c'est le sixième jour avec « Les textiles de l'Inde ».

Au lendemain de cette présentation où l'on ne distingue plus la beauté de son support, certains amis se sont mis à compter combien d'expositions notre François avait organisées lui-même ou prises en charge en ces lieux. Le parcours dans le cahier de mémoire fut long. En comptant d'abord doucement : un, deux, trois, quatre, cinq, six... puis un peu plus vite : trente-cinq, trente-six, trente-sept... puis encore plus rapidement ; jusqu'à cinquante, mais ce n'est pas fini ; jusqu'à cent, mais cela continue encore ; jusqu'à deux cents, où il faut reprendre souffle ; jusqu'à deux cents cinquante, où l'on manque de s'embrouiller... Pour arriver enfin à 296,

297, 298, 299, 300 ! Admettons que le décompte fut un peu biaisé pour arriver exactement à ce chiffre rond ; il n'en est pas moins considérable. François, malgré son aspect débonnaire, n'est pas un paresseux, c'est le moins qu'on puisse dire.

N'est-il pas temps qu'il se repose, se demandent ses proches ? N'est-ce pas le septième jour ? Ainsi François quitte le cher musée en 1985, à l'approche de ses soixante-dix ans.

Héros de roman ? Oui, à sa manière. Silhouette reconnaissable entre toutes. Attentif à tout sans en avoir l'air. Heureux des bons tours joués quand ils réussissent – très souvent. Naïf parfois dans ses jugements. Courageux dans l'adversité. Téméraire aussi quand cela se trouve. Fidèle à ses amis et aux siens dont il n'a pas été question, mais c'est hors de propos.

De tout cela, de l'itinéraire et des étapes de ce François Mathey stupéfiant, Brigitte Gilardet, retrace par le menu les travaux, les influences, les inventions, l'esprit ; elle fait comprendre l'architecture et le sens de cette œuvre au service des artistes.

Le point de départ, en 1953, coïncide à peu près avec la fameuse lettre de Duchamp à Jean Crotti du 17 août 1952, concernant la loterie aveugle qui fait sortir au jour tel ou tel artiste plutôt que tel autre. Bien que François Mathey n'ait pu en avoir connaissance à l'époque, il partageait ce jugement. Duchamp c'est le jeu, le jeu personnel, sanctuarisé dans quelques manifestations réservées à un petit nombre. Mais au moins sait-on qui est qui et où l'on se trouve. Et pour les peintres de l'époque, il en va de même avec les abstraits d'un côté et les figuratifs de l'autre.

Les trente années suivantes, foisonnantes – avec le soubresaut des années 1968 – débouchent sur un paysage tout différent : sur le grand jeu contemporain où désormais tout est permis et où personne ne s'y retrouve : on joue dans les expositions, on joue au Louvre, à Versailles et ailleurs. Rien n'étonne plus, et encore moins les scandales mis en scène et médiatisés. Par-dessus tout nous voici dans l'univers de « l'art des traders », selon l'expression de Jean Clair.

D'un paysage à l'autre, c'est une sorte de caravane que François Mathey

accompagne et stimule au long de ces trente ans où s'agrègent les personnalités, les tendances, où notre animateur infatigable réussit à conjuguer la pédagogie pour les enfants, le théâtre d'avant-garde, l'art populaire et l'art savant, le sérieux et le jeu, l'art et l'action culturelle.

Cette caravane possède comme figure tutélaire majestueuse le vibrant Jean Dubuffet et son art brut (*Asphyxiante Culture* est de 1968), lequel ne craint pas de se compromettre avec une institution comme l'UCAD ou comme la maison de la culture d'Amiens (1967, 1984).

Certes, François Mathey n'est pas le seul accompagnateur, ni le seul berger de cette véritable transhumance, mais il en est une figure majeure et, quand il quitte la scène, le paysage artistique et culturel est transformé de fond en comble.

Jean-Marie Lhôte.

## Chapitre 1. JEUNESSE ET FORMATION D'UN FRANC-COMTOIS

### *1. Enfance et formation*

François Mathey est né à Ronchamp<sup>1</sup> (Haute-Saône) le 17 août 1917. Il est fortement marqué dans sa jeunesse par le catholicisme social et par le mouvement folkloriste franc-comtois. Il est le troisième d'une famille de quatre enfants. Son père, Paul (1878-1952), est médecin, sa mère reste au foyer pour s'occuper des enfants, mais assiste également son mari dans son travail. Paul Mathey est scolarisé tardivement chez les pères eudistes de Besançon. Il est le fils d'un conducteur de locomotive, originaire de Champagny, en Haute-Saône. Il devient médecin et s'installe en 1902 à Ronchamp à la suite du docteur Spindler. Il se spécialise dans le traitement de la tuberculose et de la silicose, deux maladies du charbon fréquentes à Ronchamp, où se trouvent un nœud ferroviaire et un centre minier. Il acquiert très tôt dans les années 1920 un appareil à rayons X.

Paul Mathey épouse le 28 octobre 1907 à Paris, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement, Georgette Bainier, fille d'un pharmacien originaire du Berry, élu de Belleville. Elle est professeure de dessin de la Ville de Paris et décorée de la médaille de la Ville de Paris; sa sœur est également professeure de dessin. Georgette Bainier quitte Paris pour s'installer à Ronchamp avec son époux. De cette union naissent, en septembre 1908, Pierre, en octobre 1909, Solange, François en août 1917 et Élisabeth en juillet 1930. Le docteur Paul Mathey est peu disponible pour ses enfants.

1. Des lieux de naissance et de décès fantaisistes figurent de façon inexplicable dans de nombreux travaux ou écrits précédents: il convient de rétablir ses lieux exacts de naissance et de décès qui participent directement (comme Ronchamp où il repose) à son histoire.